Document generated on 06/03/2025 12:09 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Brèves documentaires

Volume 21, Number 2, Spring 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33387ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this document

(2003). Brèves documentaires. *Ciné-Bulles*, *21*(2), 38–40.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

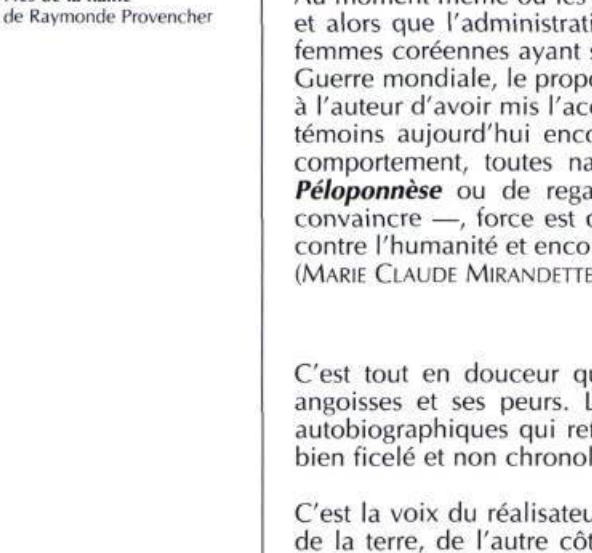
https://www.erudit.org/en/

Brèves documentaires

La diffusion du documentaire n'est pas simple. Si le parcours d'un film de fiction est encore prévisible, il en va autrement pour le documentaire. Souvent dans la grille-horaire de plusieurs festivals même après avoir été diffusés à la télévision, un rapide passage dans une salle pour la plupart, presque introuvables en vidéo, les documentaires ont des parcours différents et souvent bancals. Difficile à suivre... et à couvrir pour un trimestriel. Mais nous vous offrons tout de même, pour clore notre dossier, quelques brèves sur des documentaires marquants des derniers mois. Peut-être passeront-ils, par un moyen ou un autre, par chez vous. Les textes sont signés par Julie Beaulieu et Marie Claude Mirandette. (ÉRIC PERRON)

War Babies... Nés de la haine *de Raymonde Provencher*

Les enfants de la haine, ces êtres nés du viol, incarnent l'un des grands tabous, mais aussi l'un des plus éloquents témoins de ce qu'on désigne commodément sous le terme de «dommages collatéraux», genre de mot fourre-tout permettant d'excuser d'emblée tous les excès et tous les crimes commis au nom d'un dieu, d'une nation, d'une idéologie. C'est à ces enfants et aux femmes qui, à leur corps défendant, leur ont donné vie que Raymonde Provencher s'intéresse dans ce documentaire franchement engagé où les statistiques prennent des visages, des noms. Le film est habilement construit autour du récit de Ryan, jeune Canadien né au Bangladesh d'une mère violée par un soldat pakistanais, qui tente depuis des années de retrouver sa mère naturelle. À cette première histoire s'en greffent d'autres à travers lesquelles la réalisatrice dresse un portrait désolant des grands conflits de la seconde moitié du XXe siècle. Du Rwanda au Nicaragua en passant par la Bosnie et la Corée, Provencher offre un douloureux mais salutaire exutoire à ces femmes brisées, détruites et à ces êtres qu'elles ont enfantés dans la douleur et la haine.



War Babies...
Nés de la haine
de Raymonde Provencher

Au moment même où les États-Unis cheminent lentement mais sûrement vers un nouveau conflit et alors que l'administration Bush fait pression afin de bloquer les poursuites engagées par les femmes coréennes ayant servi de «femmes de réconfort» aux soldats japonais durant la Seconde Guerre mondiale, le propos de Provencher est on ne peut plus pertinent. Et si l'on peut reprocher à l'auteur d'avoir mis l'accent sur les conflits récents (sûrement motivée par un accès direct à des témoins aujourd'hui encore vivants), évacuant par le fait même la persistance de ce type de comportement, toutes nationalités et époques confondues — il s'agit de lire ***la Guerre du Péloponnèse*** ou de regarder les estampes de Jacques Callot et Francesco Goya pour s'en convaincre —, force est de constater qu'on est loin de considérer ces actes comme des crimes contre l'humanité et encore bien plus loin du jour où l'on pourra traduire en justice leurs auteurs. (MARIE CLAUDE MIRANDETTE)

Le Fil cassé *de Michel Langlois*

C'est tout en douceur que Michel Langlois nous invite à réfléchir avec lui, à découvrir ses angoisses et ses peurs. Le voyage, la découverte du pays d'origine, l'introspection, les faits autobiographiques qui refont surface, représente la métaphore thématique qui structure le récit bien ficelé et non chronologique, où le temps semble complètement aboli.

C'est la voix du réalisateur, «personnage principal», qui fait le voyage des origines jusqu'au lieu de la terre, de l'autre côté de l'Atlantique, à la recherche des racines, d'un lieu fixe auquel il pourrait se rattacher, s'identifier. Très introspectif, tout le film tourne autour de sa propre quête identitaire, le caractère autobiographique pouvant, pour ceux moins habitués au genre, déranger. De la voix très présente aux images de passage, tout est centré sur une vie banale et quotidienne avec ses bonheurs et ses malheurs. Très loin du documentaire social ou engagé, Michel Langlois se concentre sur sa vie et celle de ses ancêtres sans pour autant verser dans un narcissisme contraignant. Le ton lyrique ouvre sur un univers personnel, certes, mais commun: la recherche des racines, le rôle de la mémoire, l'importance du lien familial, de la mère et, surtout, l'identité

au sens large du terme (identité sexuelle, appartenance à la famille, au pays, etc.) sont des sujets universels qui suscitent le questionnement et la réflexion.

Sur le ton intimiste de la confession, **le Fil cassé** marque la présence du réalisateur qui porte sa voix au fil des images-souvenirs, d'un passé mis à nu, recréé et toujours bien vivant. De fait, **le Fil cassé**, celui qui rompt avec les générations, est le témoin du «temps qui n'existe plus», le temps de la mémoire. (JULIE BEAULIEU)

Le Fil cassé
de Michel Langlois
(Photo: Archives Michel Langlois)

Maxime, McDuff & McDo
de Magnus Isacsson

Documentaire à caractère social, **Maxime, McDuff & McDo** illustre une tentative infructueuse de syndiquer le restaurant McDonald de la rue Peel à Montréal. Pour éviter la syndicalisation, la chaîne préférera (encore!) fermer sa franchise.

Magnus Isacsson, cinéaste engagé, ne serait-ce que par le choix de ses sujets (il avait déjà abordé cette même question dans **Un syndicat avec ça?** en 1999), ne s'est pas pour autant profondément investi dans la cause qu'il défend; plutôt observateur, il laisse la parole à Maxime Cromp et Pascal McDuff, les deux instigateurs du projet. Le film suit le parcours sinueux que devront traverser les deux protagonistes dans leur lutte contre le géant du *fast-food* américain. Isacsson offre un récit complet, structuré et détaillé des nombreuses étapes de leur bataille (couverture médiatique, manifestations, réunions stratégiques à la CSN, etc.) en parallèle avec l'évolution psychologique des deux étudiants. Le parti pris est évident, mais le rendu, beaucoup moins convaincant, fait défaut: le récit tente timidement de glorifier la génération de demain en démontrant une initiative somme toute singulière et peu commune. Maxime et Pascal représentent l'exception qui confirme la règle. De fait, on croit davantage aux supercheries de la multinationale qu'au courage et à la volonté des jeunes syndicalistes, qui versent par moments dans le mélo. On sent aussi que la cause et sa médiatisation servent de tremplin pour ces jeunes vedettes, en particulier Pascal McDuff, qui aspire à une carrière de journaliste. (JULIE BEAULIEU)

Le Dernier Repas *de Julien Élie*

La peine de mort et les exécutions qui en résultent sont des sujets de discussion sans fin. Tant et si bien que tout roman, toute émission de télévision et tout film, fiction et documentaire confondus, qui abordent ces sujets sont assurés de connaître un relatif succès, à tout le moins de la curiosité.

C'est le cas du documentaire de Julien Élie, **le Dernier Repas**, dont le titre relève surtout de l'anecdote, à savoir l'ultime repas des condamnés à mort, tel que choisit par eux-mêmes. La forme du film alterne en parallèle le développement de deux histoires, l'une gravitant autour de la petite ville texane de Hunstville, capitale américaine de la peine de mort par son nombre d'exécutions, l'autre dévolue à l'élection présidentielle de 2000 qui mena le gouverneur général du Texas, un certain George W. Bush, à la Maison-Blanche. Mais voilà, si le propos est fascinant et le *timing* on-ne-peut-espérer-mieux, rien ne transpire de ce film qui n'ait déjà été abordé ailleurs et souvent mieux. Comme si la recherche et la préparation avaient été menées à la va-vite, sans saisir la pleine mesure de ce qui se passait ou risquait de se passer, sans prendre le temps d'analyser, sans se donner l'espace pour se retourner et saisir la chance lorsqu'elle se pointe. De bien belles images et des témoins attendrissants, surtout cette grand-mère *black* qui raconte son petit-fils Farley, le condamné à mort autour de qui a pris forme le projet d'Élie.

À la musique de Balthasar — tout à fait correcte au demeurant — aurait mieux convenu un vrai blues afro-américain ou une pièce folk-country décapante de l'ex-taulard Steve Earle par exemple, rien que pour faire plus «amerloque profond». Bref, tout marche de guingois ici et c'est bien frustrant, car il s'agissait d'une occasion inespérée qui ne risque pas de se représenter de sitôt. Un beau sujet raté! (MARIE CLAUDE MIRANDETTE)

Squat! d'Ève Lamont

Squat! d'Ève Lamont

Squat! relate les événements entourant le débat politique — bien plus que social — du problème épineux des squatters de la rue Rachel à Montréal durant l'été 2001. Amplement médiatisée, Ève Lamont a choisi de présenter la face cachée de cette crise sociale.

Lorsque le maire Pierre Bourque décide de céder, aux frais de la Ville, l'immeuble Lafontaine aux squatters, la bataille semble gagnée. Mais qu'arrive-t-il lorsqu'on vit en marge, lorsqu'on souhaite vivre en communauté alors que la majorité des citoyens préfère le chacun pour soi, que la société favorise les mieux nantis en permettant la construction de condos au lieu d'investir dans des immeubles locatifs à prix abordable? C'est précisément sur cette inégalité sociale que la cinéaste se penche, et au nom de la liberté de l'être humain, qu'elle pénètre de son regard fureteur le royaume interdit: l'œil de la caméra devient le sien, visiblement engagé, mais aussi et surtout le nôtre, voyeur en quête de réponses. **Squat!** se démarque du lot parce qu'il présente — enfin! — le problème sous un angle nouveau: de l'intérieur, du point de vue des squatters, délaissant celui des médias, dont certains attirés par le sensationnalisme, participent davantage à la désinformation. La cinéaste va plus loin que les journalistes, dépasse le trottoir où ils avaient installés leur nid et ne donne pas dans le spectacle. Elle tente de comprendre en se mettant à leur place. Ainsi, cet engagement personnel et favorable à la cause des squatters est mis à nu au profit d'un questionnement qui sera beaucoup plus éclairé, montrant l'autre côté de la médaille.

Squat! permet d'emblée de faire la part des choses, de nuancer les propos tenus par les journalistes (en majorité contre les squatters), bien qu'il soit toujours difficile de trancher: qui a tort, qui a raison? Plus important encore, la cinéaste pose une question essentielle, celle de la survie en marge, hors du système, et remet en question la société démocratique dans laquelle nous vivons. En ce sens, **Squat!** se présente comme une étude sociologique très réussie, qui nous situe au cœur de l'action. L'intérêt relève donc du point de vue adopté par Ève Lamont et du caractère intimiste du projet, approfondissant la situation sous un angle nouveau. (JULIE BEAULIEU)

La Loi de l'eau de Robert Monderie

Au Québec, l'approvisionnement en eau potable est simple et facile. Mais voilà que **la Loi de l'eau** de Robert Monderie révèle au grand jour une inquiétante vérité: personne ne connaît avec certitude la nature et la quantité des produits chimiques déversés dans nos cours d'eau; non plus les conséquences sur la santé des riverains et autres. Il semble évident en voyant ce film choquant et bouleversant, que l'on doive s'interroger davantage sur la qualité de l'eau potable. **La Loi de l'eau** laisse clairement entendre que les équipements de filtration en place sont déficients. L'engagement personnel du réalisateur sous-tend une étude pointilleuse sur la protection de l'eau, sujet d'actualité controversé à propos desquels les discours politiques sont souvent flous. De fait, les entrevues avec les spécialistes soulignent la cause sociale et politique que défend ce documentaire. Le film met en lumière que trop peu de gens se sentent touchés par la dégradation de l'environnement, parce que mal informés, et c'est précisément sur cet aspect particulier que le documentaire repose: dénoncer le problème pour ensuite informer la population, l'éduquer avant de la faire réagir, finalement.

La Loi de l'eau de Robert Monderie

S'inscrivant parfaitement dans l'héritage du documentaire québécois engagé et militant, le film regorge d'exemples de mauvaises gestions. Et l'auteur sonne l'alarme: que buvons-nous et, surtout, pourquoi le buvons-nous sans méfiance? Le commentaire qui surplombe les images est garant de cette cruelle vérité bien qu'il ne colle pas tout à fait aux images. La narration est assurée par le comédien Julien Poulin et sa voix apparaît indissociable de celle d'Elvis Gratton; ce mauvais casting dessert grandement le propos du film. Malgré tout, le discours est clair et veut faire réagir. L'efficacité du message passe davantage par les intervenants et les images fortement évocatrices. (JULIE BEAULIEU) ■